

L'illustré

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 35

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224093>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

employé qui ramasse une épingle...

L'anecdote en question n'est donc utile que si elle est sagement commentée.

Dans le commentaire, on ne manquera pas de noter, que s'il fallait, pour réussir dans la vie, marcher tête baissée en cherchant des épingles entre les pavés — ce que pourraient peut-être conclure certains gosses trop logiciens — les accidents de la circulation seraient plus nombreux encore qu'ils ne le sont déjà et les banquiers ne trouveraient plus d'employés.

LE FEUILLETON



LA VOCATION D'EVELINE CAUCHE 3

Elle le remercia, réfléchit un moment, et dit encore :

— Mais, papa, cette pauvre Eveline a un vilain papa tout noir, qui est très sévère... Oh ! tous les papas ne sont pas bons comme toi !... Peut-être qu'il ne voudra pas qu'elle devienne une grande cantatrice, avec ses idées... Alors, tu le forcera de vouloir, dis ?...

M. Bottomby promit encore.

Quelques heures plus tard, Myriam eut une crise d'étouffement, puis une syncope ; et elle mourut le lendemain, dans les bras d'Eveline.

Son père ne quitta pas de suite Saint-Presle : dans ces lieux où il avait tant souffert, quelque chose subsistait de celle qui n'était plus rien, plus qu'un fantôme au fond de sa mémoire, plus qu'un peu de chair décomposée sous la terre inerte. Et des flots d'or coulerent sur les fleuristes, les horticulteurs, les jardiniers chargés d'amonceler sur le tertre les plantes rares que la pluie et le temps faneraient peu à peu, en attendant le somptueux monument commandé à un sculpteur illustre. Et les gens disaient :

— Dommage pour le pasteur que la petite soit morte sitôt ! Il n'aura pas eu le temps d'en tirer tout ce que ça semblait promettre !...

Cependant, Eveline avait repris sa robe grise, son chapeau aux rubans fripés, et comme l'hiver approchait, le manteau qu'elle portait depuis trois ans ; et les bijoux ne sortaient plus du coffret. Qu'en ferait-on ? Comme l'avait prévu Mme Cauche, il était bien difficile de les rendre à M. Bottomby, qui ne consentirait jamais à démentir sa petite morte. On agita l'idée de les donner au Sanatorium populaire, qui les vendrait au profit des pauvres. Mais Eveline résista :

— Il n'y a rien qui presse, disait-elle... Attendons au moins que M. Bottomby soit parti... Tant qu'il est là, ne faisons rien qui puisse ajouter à sa peine...

En elle-même, elle se demandait : « Est-ce que j'ai bien le droit de me défendre de ces bijoux ? Myriam ne me les a-t-elle pas laissés en souvenir ?... » Mais elle n'aurait pas osé dire cela à ses parents, et baisait ainsi parce qu'en réalité elle s'était attachée à ces belles choses, qui lui avaient découvert sa propre beauté. Secrètement, elle pensait encore : « Il y a pourtant d'heureuses femmes pour qui rien de tout cela ne serait de trop !... » Une voix insidieuse lui suggérait : « Toi aussi, si tu voulais, avec ta voix — cette voix que le bon Dieu t'a donnée et que tu négliges comme un trésor inutile, — tu pourrais être une de ces femmes-là ! » Alors le poids du ménage, où elle avait repris son rôle, pesait plus lourd sur ses épaules, la misère de la maison l'offusquait. Elle trouvait ses frères mal élevés, ses sœurs nigaudes, sa mère exigeante, son père injuste. Elle qui, jadis, portait allègrement sa destinée, comme un joyeux grimpeur porte un sac léger, elle se tourmentait l'esprit de questions inutiles : « Pourquoi est-ce moi qui suis l'aînée ?... Pourquoi, parce que je suis l'aînée, faut-il que je fasse tout ?... De quel droit m'empêchera-t-on, si j'ai un talent, d'en profiter ? et de garder ces bijoux, si cela me plaît ?... »

Comme elle ne trouvait aucune réponse satisfaisante à ces réflexions et à d'autres semblables, elle grondait ses frères, houspillait ses sœurs, répondait mal à ses parents. Et Mme Cauche disait à son mari :

— Ne trouves-tu pas qu'Eveline a bien changé, depuis qu'on lui a donné ces bijoux et ces toilettes ?

Mais M. Cauche, qui ne croyait pas au mal, répondait :

— C'est qu'elle a du chagrin d'avoir perdu son amie : il faut être patient avec elle, et nous la retrouverons telle qu'autrefois...

Un jour, M. Bottomby vint la demander. Elle le reçut dans la salle à manger, — la seule pièce de la cure, avec le cabinet paternel, qui ne fût pas changée en dortoir — après l'avoir fait attendre un moment, pour revêtir la plus simple des robes données par Myriam. On entendait pleurer deux ou trois enfants dans la cuisine ; et elle avait honte des chaises cannées, du buffet en noyer où traînaient les restes d'un plat de choux, qui sentaient fort, de la longue table de sapin constellée de taches d'encre et de graisse. Mais M. Bottomby ne voyait rien de tout cela. S'étant assis sans précaution sur une des chaises qui n'était pas solide et qui craquait, il se mit à raconter, en quelques phrases précises, sa conversation avec Myriam, sa dernière promesse à sa fille, sa volonté bien arrêtée de la tenir. Et il conclut :

— Tout est arrangé. J'ai déposé à la banque Patterson and Co, avenue de l'Opéra, Paris, une somme de cent mille dollars à votre nom. Les intérêts payeront vos études, et votre dame de compagnie. La somme vous appartiendra après vos premiers débuts. Voilà ce que je fais pour exaucer le vœu de ma fille.

Ainsi, le souhait d'Eveline — un souhait qu'elle aurait à peine osé formuler ! — se réalisait comme au signe d'une baguette enchantée. Elle eut une grande émotion et versa quelques larmes ; soit qu'elle s'attendrît sur la bonté de Myriam, ou qu'elle pensât à sa pauvre mère, ou à elle-même et au changement soudain de sa destinée. Puis elle se demanda ce qu'il fallait répondre pour être très correcte, et finit par balbutier qu'elle allait chercher ses parents. M. Bottomby songea qu'une jeune fille américaine aurait pris elle-même sa décision, sans consulter personne ; et il se rappela les paroles et la voix de Myriam, quand elle lui avait dit : « Eveline a un vilain papa tout noir, qui est très sévère. »

Mme Cauche étant sortie pour des éplettes, Eveline ne ramena que son père, qu'elle avait trouvé en train de préparer son sermon du dimanche, sur la parabole du mauvais riche. M. Bottomby remarqua qu'en effet, il semblait tout noir dans sa longue redingote élimée, avec son pantalon déformé, qui s'effilochoit sur de gros souliers, son visage émacié, ses yeux caves, sa barbe de broussaille, et il pensa que l'affaire n'irait pas sans difficultés.

Cependant M. Cauche, que sa fille n'avait pas mis au courant, crut devoir ouvrir l'entretien par de bonnes paroles, comme il en tenait en réserve pour des cas semblables : il ne faut pas se laisser abattre par la douleur... ; les voies de Dieu ne sont pas les nôtres... ; quand Il nous frappe, nous pouvons être sûrs que c'est pour notre bien et pour...

M. Bottomby, qui l'écoutait d'une oreille distraite, lui coupa la parole en disant :

— Ce n'est pas pour cela que je suis venu vous voir.

Et, la figure subitement fermée comme s'il se préparait à une conversation d'affaires, le ton sec et autoritaire, il répéta, en les abrégant, les explications qu'il venait de donner à Eveline.

M. Cauche l'écouta, les mains sur ses genoux, en roulant des yeux stupéfaits ; puis il battit des paupières, et dit lentement, avec beaucoup de douceur :

— Je suis bien touché de vos bontés pour ma fille, monsieur, bien heureux qu'elle ait mérité votre bienveillance. Mais votre projet, si généreux, ne saurait lui convenir...

Il toussa, comme dans un sermon, avant un passage important, et, de sa voix égale, expliqua que sa femme et lui souhaitaient pour leur fille aînée, comme pour leurs autres enfants, une vie modeste, utile, honnête, chrétienne ; que jamais ils ne la livreraient aux tentations de l'art et du théâtre ; que, sans condamner absolument les femmes qui suivent une telle carrière, parce que c'est à Dieu seul qu'il appartient de juger, et parce qu'on peut être honnête dans tous les états, ils n'estimaient pas qu'elle pût convenir à leur fille ; qu'ils étaient responsables d'elle, et n'abdiqueraient point leur droit à la diriger dans les voies du Seigneur ; et ainsi de suite.

M. Bottomby répondit :

— J'ai promis à ma fille : il faut !

Avec une tranquille obstination, M. Cauche reprit l'un après l'autre ses arguments, les développa, les allongea comme quand il prêchait, en trouva d'autres : Le vrai bonheur, n'est pas dans le bruit, l'agitation, le succès... ; Eveline, élevée modestement et simplement, n'avait pas d'ambitions mondaines... ; elle continuerait à aider sa mère jusqu'au jour où, Dieu voulant, elle trouverait un bon et honnête mari... ; elle entrerait alors dans une vie nouvelle, avec la satisfaction d'avoir rempli tous ses devoirs, et prête aux charges nouvelles qu'elle assumerait...
(A suivre). Ed. Rod.

L'Illustré. — Numéros des 20 et 27 août. — De Montreux à Interlaken en train de luxe, reportage photographique exécuté à bord du « Golden Mountain Pullmann Express » ; le meeting de canots automobiles de Genève ; les écoles d'agriculture de Cernier et Marcellin sur Morges ; les beautés du Léman ; la revue « Genève en parade » ; le monument de Guillaume Tell à Montevideo ; les gaités de la vie militaire, caricatures de Minovis ; la Mode ; Amsterdam, la Venise du Nord, etc.

Bourg-Ciné-Sonore. — Tout le monde a encore présent à la mémoire l'effroyable naufrage du « Titanic » et la consternation générale que cette nouvelle provoqua dans le monde entier, subsiste encore dans les esprits. Le film *Atlantic* est l'histoire exacte de ce drame immense. La vie heureuse des passagers, leurs passe-temps durant le fatal voyage, leurs distractions, leurs jeux, leurs passions, leurs intérêts, toute leur activité humaine avant l'heure tragique est décrite avec justesse et cette partie déjà est une documentation d'un très grand intérêt ; puis le drame éclate qui saisit le spectateur et ne le lâche pas : ce sont les cris effrayants du naufrage, les scènes tragiques du sauvé-qui-peut, l'infini affolement de la masse, puis, solennelle immensément, la dernière prière avant la mort.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Le chef des CHEMISES confectionnées et sur mesure ; sous-vêtements, etc. ; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez
DODILLE
le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE